

DAHO

LE CHARME DI

Ce jeune homme fatigué, amaigri, frêle et presque anodin qui me reçoit, avachi dans un fauteuil, l'œil cerné caché par des ray-bans est loin de l'image de marque soignée qu'il offre aux phantasmes du public sur ses pochettes d'album, lisses et glacées... « La représentation de mon image est très importante. Il faut toujours offrir la meilleure vision de soi-même pour vendre un produit ». La voix est charmeuse, douce, calme. Une voix qui doit faire tomber amoureuse bien des filles ! Dahô, c'est une présence atmosphérique — un peu comme un brouillard qui envelopperait l'âme, avec charme —, plus sensuelle qu'érotique. Son style musical — demi-teintes et amours ados — s'est bien musclé récemment pour atteindre l'état de grâce avec « Pop Satori ». L'illumination après une construction discographique sans impairs : Dahô met la dernière touche à une new wave pop, fun, dansante et originale, au-delà des bornes du rock ou de la variété. Deviendrait-il un des rares chanteurs français indispensables ?

— Pop Satori est le titre de ton dernier album. Parle-t'il d'un flash comme celui que retrace Kérouac dans son livre « Satori in Paris » ?

— Oui. Je viens de passer une année merveilleuse, faite de passions intenses et exaltantes. Il n'y avait qu'un mot pour définir tout cela : Satori. Et j'avais décidé que cela allait être le titre de mon album à venir. « Satori à Paris » est un livre que j'ai ressenti très fort, au travers des illuminations que Kérouac reçut en venant en France pour tenter de retrouver ses racines. Lui, il a eu son satori avec un chauffeur de taxi, à Paris...

— Une image qui semble te cerner le plus serait celle d'un dandy noctambule. Qu'en penses-tu ?

— Ce n'est pas une image, c'est la réalité. Je ressemble à mes chansons. Je suis un noctambule, j'adore sortir, rencontrer des gens, m'amuser. Tout cela est très important pour moi. Je souhaite vivre intensément. J'aime la nuit et le jour qui se lève. Tout le monde devrait connaître cela. Je ne me souhaite aucun répit actuellement. J'en aurais lorsque je deviendrais un vieux monsieur. Si je le deviens ! Rires. Je veux de l'intensité !

— Maintenant que ta notoriété est devenue assez confortable, comment vois-tu tes débuts ?

— Cela me paraît très loin et très proche car je ne chante que depuis quatre ans. C'était une vie tellement différente, dans le petit comité fermé de la scène rennaise, car tout le monde se connaissait. Il m'en reste des souvenirs amusants ou exaltants car c'était les débuts. Mais c'est loin désormais. Nous n'avons plus la même vie et je n'ai plus telle-



ment le temps pour revoir ces amis d'une époque...

— Revenons au présent. Pop Satori a subi quelques problèmes de production, me semble-t'il ?

— Oui. L'enregistrement a été très difficile. Je suis arrivé au studio sans chansons de prêtes, je n'avais vraiment rien préparé... Je n'avais que le titre de l'album et des idées assez approximatives quand à ce que je voulais faire. Et nous voilà, le nez en l'air,

Arnold et moi à Londres, et l'album à faire. Je souhaitais travailler avec Torch Song car leur optique de production me plaisait beaucoup. Mais voilà, ils se sont avérés absents pendant les séances d'enregistrement. Nous avons dû leur demander de partir : on avait enregistré trois morceaux en trois semaines et ils étaient loin de la qualité sonore souhaitée. C'est donc la première fois que je produis entièrement un album, sans être paterné par Darcel ou Jacno. Cela nous a fait le plus grand bien. Le son a plus de



maturité car nous sommes plus professionnels aujourd'hui. Plus vieux aussi...

— **Comment travaillez-vous ensemble, Thurboust et toi ?**

— Chaque morceau a son ossature propre. A chaque moment il y a interpénétration du travail de l'un sur le travail de l'autre. Sinon, je fais tous les textes. Pour ma part, je considère comme une chance extraordinaire de travailler avec Arnold. C'est à croire que je me suis toujours entouré de

gens efficaces au moment où il le fallait, et ce, à toutes les époques de ma vie.

— **Un des morceaux de l'album est écrit par Jérôme Soligny. Un hommage à son talent méconnu ?**

— A une époque, quand on se voyait, on changeait de trottoir ! On se snobait. Cela ne nous empêche pas d'être devenus des amis et je souhaitais chanter une de ses chansons.

— **Tu reprends « Tombé pour la France » dans ton album. Pourquoi ?**

— J'ai souhaité confronter cette chanson à ce que je fais actuellement. De la même façon, j'avais repris « *Le grand sommeil* » dans l'album « *La notte* ». Je voulais que l'on sente mon évolution d'un album à l'autre.

— **Qu'en est-il de ta fixation sur Syd Barrett ?**

— Avec le Velvet Underground, c'est ce qui m'a aidé à passer le cap difficile de mon adolescence, terne et inintéressante. J'écoute tout cela encore, avec autant d'émotion. Elles font tellement parties de moi-même que je considère comme normale de les chanter, même si ça fait râler les puristes quand je reprends « *Sunday morning* » sur « *Les enfants du Velvet* ». Mais les gardiens de sépulture, je m'en fiche éperdument. On ne fait pas de création en passant son temps à regarder en arrière.

— **Comment vois-tu la musique en France, actuellement ?**

— Elle bouge énormément, mais, comme d'habitude la grande majorité des groupes est trop influencée par ce qui se passe outre-atlantique. Ce n'est en général qu'une reproduction en moins bien de ce qui se passe ailleurs.

— **Les textes de tes chansons reflètent-elles ta vie ?**

— Oui. C'est un résumé de ce que j'ai vécu l'année précédente. C'est un peu impudique, mais quelle importance ! Ce sont des chansons atmosphériques sur des moments qui passent, un quotidien idéalisé.

— **Es-tu toujours terrorisé par la scène ?**

— Rires —. Non. Il est loin le temps des Transmusicales où l'organisateur devait me pousser pour venir chanter. A l'époque, j'étais si angoissé que j'ai eu le hoquet pendant tout le set ! Maintenant j'ai un groupe qui m'accompagne depuis un an « E Gruppo » et cela se passe plutôt bien. La tournée de l'année précédente fut merveilleuse.

— **Et bientôt l'Olympia ?**

— En septembre, pendant cinq jours. C'est un grand rêve qui se poursuit. Quand je pense que les Rolling Stones, les Beatles ou Bob Dylan ont joué là... Et puis ensuite une tournée de vingt cinq dates sur toute la France avant d'aller au Japon et au Canada.

— **Tu es un des rares chanteurs français à vendre à l'étranger. Comment cela se passe ?**

— Ce fut lent à démarrer, comme en France d'ailleurs. Mais maintenant ça va, même si cela ne prend pas des proportions importantes, évidemment. Mais le cap des frontières vient de se dépasser.



- « Nico est une personne que j'admire beaucoup, depuis si longtemps... »
 ● L'Archange des déchirures intérieures dans l'ombre — élégante et intemporelle tant d'une photo pour Richard Dumas.



— Puisque nous parlons d'exportation, que penses-tu du stylisme français ?

— Ce n'est pas une chose qui m'importe vraiment car je suis toujours habillé de la même façon depuis vingt ans. Cela ne m'empêche pas de courir les collections car j'aime bien savoir comment les couturiers voient et influent sur leur époque.

— Tu t'habilles de la même façon depuis vingt ans mais cela ne t'empêche pas de porter parfois des créations de Stéphane Plasrier !

— Oui, car c'est quelqu'un que j'aime bien et que je connais depuis longtemps. Il vient de Rennes lui aussi. Il a beaucoup d'humour et le fait passer dans ses vêtements : il a créé une robe de mariée avec des fruits de mer, des vêtements à base de fleurs (NDLR voir le n° 3 de « *Des Passions* »). Il est très fort et il en veut. Nous allons peut-être travailler ensemble pour l'Olympia, pour tout ce qui concerne le visuel.

— Où en sont tes rapports avec le cinéma ?

— Je vais jouer dans deux films où j'y ai un petit rôle. J'ai déjà commencé le premier, une œuvre d'Olivier Assayas « *Le soleil de minuit* ». J'y ai d'ailleurs composé une

musique avec Franck Darcel. Je joue ensuite dans le nouveau film de Virginie Thévenet (Cf *la nuit porte-jarretelle*) et j'y compose aussi une musique.

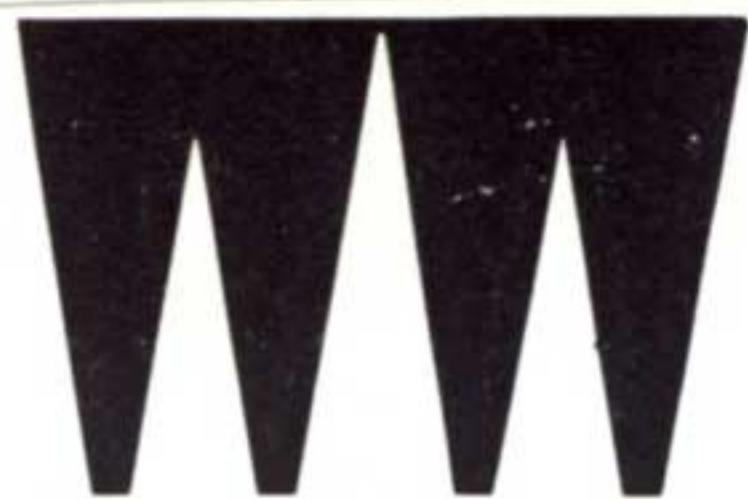
— Tout cela te laisse-t'il le temps pour une certaine douceur de vivre ?

— Non, mais j'essaye de la prendre en m'organisant un tant soit peu, mais c'est très dur : je me couche très tard et je me lève très tôt. Tout cela me laisse bien peu de

temps pour dormir ! Je ne me défonce pas pour autant : No drugs, ni coke ni héro pour tenir dans les moments difficiles, j'assure au niveau santé ! Rires.

— Comment vois-tu ton avenir ?

— Je ne le vois pas. L'avenir, je m'en moque un peu. Je sais que je suis booké jusqu'au mois de janvier, mais à part cela... Ma vie a toujours été une série de rendez-vous avec des surprises, des bonnes surpri-



et le jeune page romantique — pas rasé, mal réveillé — qui monte, réunis l'ins- ●



ses. Parfois je songe que j'ai vraiment une bonne étoile ! J'espère que cela va durer... J'ai toujours fait ce que j'aimais avec des gens que j'aimais, sans l'idée préconçue que cela allait marcher. A ce sujet, « *Tombé pour la France* » était considéré comme un album difficile, pour ma maison de disques et les radios périphériques jusqu'au moment où les boîtes l'ont programmé d'une manière conséquente. « *La notte* », d'ailleurs ; a mis deux ans pour atteindre le chif-

fre de 150 000 albums ! C'est long, mais en même temps c'est bien — rires —, car je ne suis pas catalogué comme le chanteur d'un seul hit.

— **Tu te vois chanter à cinquante ans ?**

— Je me suis toujours dit que j'arrêterai vite car je parle de choses juvéniles, mais je pense que ce cap a été franchi avec Pop Satori : je n'ai reproduit ni « *Tombé pour la France* », ni « *Week-end à Rome* ». J'en



suis très heureux et l'album est déjà disque d'or au bout de trois semaines !

— **De qui te sens-tu proche actuellement ?**

— J'ai surtout de l'estime pour les gens envers qui j'étais fan à une époque : Jacno, Lio, Dutronc... et Gainsbourg.

— **A ce sujet, comment vois-tu la carrière de Gainsbourg, qui a bientôt soixante ans est toujours au zénith ?**

— Exemple. C'est admirable de remonter sur scène à cet âge-là, d'avoir toujours des choses à prouver et avoir ce côté un peu subversif. C'est un papy, quoi ! — rires —. Un mec génial. Il m'appelle le p'tit gars. Je suis heureux qu'il aime ce que je fais. Et c'est le meilleur.

— **Comment peux-tu définir le besoin de créer ?**

— Je crois que cela vient en réaction à des émotions fortes, d'ultra-sensibilité à quelque chose. J'ai besoin de tomber amoureux et de casser ce qui naît, de le détruire et j'écris sur cela. C'est ça Daho, je raconte des histoires simples qui arrivent à tous, des émotions et des atmosphères que je viens de vivre. ●

Y. JOLIVET